

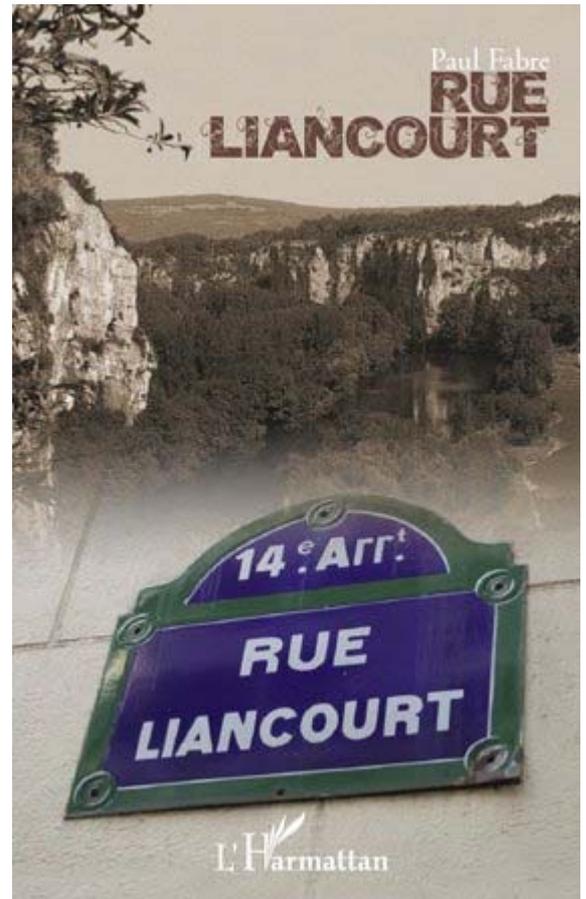
## Du liant au court, attachante chronique d'une vie ordinaire

« Ça te dirait de lire ce livre, tu sais, c'est le nouveau roman de Paul Fabre, et d'en faire une présentation pour *Le Petit Diagonaliste* ? ». C'est non sans une pointe de curiosité que j'ai accepté cette proposition de mon père lors des dernières vacances de Noël. Paul Fabre, ce « grand monsieur », figure incontournable de l'ADF, et en plus professeur émérite de lettres, voilà qui ne manquait pas d'interpeller l'ex-khâgneuse généreusement dotée de deux parents diagonalistes que je suis. Je n'avais jusqu'alors lu qu'un seul de ses nombreux livres, à savoir *Diagonalement vôtre*. C'est ainsi que, rentrant à Paris après les vacances, j'ai emporté *Rue Liancourt*.

Drôle de nom, évoquant à la fois le liant, les attaches, ce qui cimente l'existence, et le court, l'éphémère, qui se fait et se défait tandis que le temps, justement, court. Si cette rue du XVI<sup>ème</sup> arrondissement de Paris existe réellement, le choix n'en est pas moins symbolique et évocateur, comme pour tous les noms dans le roman. A commencer par celui du personnage principal, Jean, au prénom si banal qu'il n'en a finalement pas et pourrait être n'importe qui ; et de fait, c'est un enfant abandonné, sans racines et sans lignée, sans avant ni après.

*Rue Liancourt* est le récit de vie de cet anti-héros, de son adolescence dans une famille d'accueil qu'il déteste à la vieillesse solitaire dans le petit appartement de bric et de broc qu'il occupe sous les combles d'un immeuble rue Liancourt. Un récit tantôt trivial, tantôt profond, entre le regard souvent acéré du narrateur sur le monde, la sincérité naïve de son amour de jeunesse, la perte douloureuse des illusions quand la seule femme qu'il aura vraiment chérie épouse un mieux loti, l'égrènement des décès accidentels, tragiques ou naturels autour de lui, mais en même temps la réjouissance de quelque amitié vraie, les marques de confiance décisives d'un parcours, les petits plaisirs que procurent la littérature, la musique ou un bon café, la bienveillance du temps qui apaise les conflits, et la droiture d'âme de Jean, qui n'a certes pas de grands rêves, mais demeure loyal vis-à-vis de lui-même et des autres, dans un petit univers où s'affaire une galerie de personnages parfois prompts à retourner leur veste, faire preuve d'égoïsme et de tromperie jusqu'au ridicule, chacun croyant se jouer des autres alors qu'il est lui-même dindon de leur farce. Jean devient ainsi petit à petit extraordinaire dans son ordinarité.

On entame *Rue Liancourt* avec une légère distraction, en ayant l'impression d'avoir déjà lu quelque part cette histoire d'enfant rebelle face aux « tatas à moustaches » (les bien nommées Mesdames Bortin et Timbord) qui peuplent son quotidien ; après quelques chapitres, on est tout à fait pris, et on finit par refermer le livre avec une tendresse réelle pour Jean, partageant son espèce de nostalgie sans regrets (les choses auraient pu être différentes, mais après tout, qu'est-ce que cela aurait vraiment changé?), ayant découvert la vanité de la vie mais l'aimant encore. Une jolie leçon existentielle servie par l'écriture léchée et intemporelle de Paul Fabre. Et le vélo dans tout cela ? Il est présent en forme de clin d'oeil doux-amer, à l'image du roman tout entier : voulant se rendre dans son village natal perdu au sommet d'une montagne des Cévennes, Jean essaye d'y monter à bicyclette, mais finit par pousser à pied.



Colette SCHAUBER

*Rue Liancourt*, le nouveau roman de Paul Fabre  
Editions L'Harmattan, octobre 2011, 188 pages, 17,50 €  
Commande en version papier ou ebook sur [www.editions-harmattan.fr](http://www.editions-harmattan.fr)